

# on n'y voit plus rien

corinne rondeau

---

Deux thèses peuvent résumer les polémiques sur la crise de l'art. La première souligne la perte de la représentation : en s'opposant à sa valeur historique et idéale l'art devient réaliste. La seconde insiste sur le fait que l'art, dans lequel il n'y a plus rien à voir, est l'expérience sensible d'une démocratie de masse. À l'évidence, ces deux thèses, répétées sur l'échiquier pensant de la critique, révèlent que l'art n'a plus rien à voir avec la vision. Cela pourrait signifier la fin de l'être des choses qui s'incarnent dans l'image, et l'avènement d'un art enfin désubstantifié ! S'il en était ainsi, l'art n'aurait rien été qu'une incarnation et nous en aurions fini avec une idéologie de l'image, ce qui expliquerait par là même la disparition des avant-gardes. Mais se maintenir à cette fin aurait comme défaut de ne pas nous tenir face aux œuvres qui s'exposent. Premièrement pour se demander si en effet l'art n'est plus une affaire de représentation ni celle du "rien à voir". Deuxièmement pour s'interroger sur le problème de la vision.

Tenons-nous, par exemple, face à la vidéo Hymenoplastia de l'artiste guatémaltèque Regina José Galindo très remarquée à la dernière biennale de Venise et exposée dans Courants alternatifs au CAPC de Bordeaux. Cette vidéo retrace la reconstruction de l'hymen de l'artiste dans les mêmes conditions de précarité, de manque d'hygiène, de clandestinité que les femmes qui en font l'expérience pour des raisons "culturelles". L'artiste déclare "je suis un lieu commun (...) je suis la femme la plus commune entre les communes". Ce qui se donne à voir exposerait un engagement artistique à partir d'un problème de société qui touche les femmes. Nous voici donc confrontés à une vidéo (des images) et une performance (un corps). Paradoxalement, ce fragment de corps filmé provoque le rejet de ce qui s'expose, à savoir un lieu commun. Ce que je vois est l'incarnation du corps de l'autre. La réalité de la reconstruction de l'hymen a écrit le scénario de la performance et donne lieu à une violence généralisée qui passe du corps de toutes ces femmes à celui de l'art via la vidéo de Regina José Galindo. Vision libérale de la violence et du lieu commun puisque le corps de l'artiste véhicule sa possible généralisation. L'équivalence mon corps/leur corps est l'évidence de la généralisation, la performance créant le point d'ajustement avec celle-ci.

Il faut avouer que l'image est redoutable et qu'en ce sens, je n'ai quasiment rien vu ! Oserai-je donc gloser sur ce que je n'ai pas pu voir, en proposant par-dessus le marché de statuer sur la représentation ? Rien ne s'y oppose, car la fuite face à l'image pousse à penser ceci : refuser l'image n'emporte pas qu'il n'y a rien à voir ou qu'il n'y a pas de représentation car la vidéo détermine le rejet ou l'incompréhension. Cela signifie simplement que je refuse de passer de ce corps à tous les autres, et de communier avec cette image, c'est-à-dire que je refuse l'incarnation de la violence dans l'image et la vision eucharistique de l'art. L'art impose un éloignement. Se tenir à distance ce n'est pas refuser l'image mais refuser ce qui par l'image réifie le discours de la disparition de la vision et ce que la réalité est censée engendrer comme vision. Il y a de la représentation parce que le rejet prend sens dans les mots et non dans l'expérience affectée de la fuite du spectateur : agencement séculaire des discours et des images ; il y a à voir puisque je n'ai rien vu : alternative indispensable au fait de voir qui constitue le mouvement naturel de toute représentation entre les mots (ne pas voir) et le voir (donner corps à ce qui s'écrit). Mais y a-t-il de la vision ? Il n'y a pas de vision au sens idéologique du terme entre iconodules et iconoclastes pensant la crise de l'art. La vision comme incarnation du visible - dont le corps de l'artiste est la forme - est celle par laquelle le discours devient stérile et retombe dans les affres de la sensibilité de la démocratie de masse (l'expérience affectée, médusée ou consentante de la réception entre fuite et fascination) et de la dénonciation de la réalité (l'art est contestataire et politique hors de toute utopie et représentation).

La vidéo Hymenoplastia ne peut pas être vue car elle ne peut être vue pour ce qu'elle est. Hymenoplastia n'est ni une réalité de la violence, ni un réel de la douleur mais le refus du spectateur face à un art exposant le monde tel qu'il serait, banal jusque dans son horreur, et un autre exposant l'artiste comme le Rédempteur d'un monde déchiré entre la paix et la destruction. Si ce n'était pas le cas, tout est à revoir.